

POSITIONS HISTORIQUES. UN ENTRETIEN AVEC MARCEL BÉNABOU

Marcel Bénabou a eu une trajectoire intellectuelle remarquable. Né à Meknès (Maroc) en 1939 et formé à l'École normale supérieure de Paris, il a enseigné l'histoire romaine à l'université Paris-Diderot de 1974 à 2002. Son livre *La résistance africaine à la romanisation*, paru en 1976, proposait une approche originale du fonctionnement de l'impérialisme romain, en prenant l'Afrique du Nord comme point d'observation, et en s'attachant à mettre l'accent sur les points de vue, les préoccupations et les aspirations des peuples conquis¹. L'ouvrage a été largement salué comme un travail de pionnier et l'une des critiques les plus importantes de l'approche historiographique alors dominante, qui considérait la conquête romaine comme un projet civilisateur. Son point de vue résolument sceptique sur le « miracle romain » a suscité un vif débat dans certains milieux, et a inspiré deux générations de chercheurs, bien au-delà de l'historiographie francophone. Ce débat n'est d'ailleurs pas clos, comme le montre la dernière intervention de Bénabou, qui analyse les formes du changement culturel en Afrique romaine² : on y trouve une réponse à divers critiques et une reformulation de certains des points traités dans *La résistance*, faisant apparaître l'intrication complexe des éléments de rupture et de continuité qui caractérisent le processus multiforme de la romanisation.

Bénabou est également une figure singulière de l'histoire littéraire et intellectuelle de la France contemporaine. Membre de longue date du groupe de littérature expérimentale *Oulipo* (*Ouvroir de littérature potentielle*), il est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages remarquables, tels que *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres* (1986, 2010³), *Jette ce livre avant qu'il soit trop tard* (1992), et *Écrire sur Tamara* (2002). Bien que l'expérimentation littéraire et l'histoire romaine ne semblent pas être à première vue des activités complémentaires, l'œuvre de Bénabou n'a cessé de mettre en évidence les liens réciproques entre imagination, contraintes, tradition et innovation.

Dans cet entretien, qui s'est tenu à Paris le 29 mars 2023, M. Bénabou a accepté d'évoquer quelques aspects de son parcours et de sa formation, les étapes clés de sa trajectoire historiographique

¹ BÉNABOU 1976.

² BÉNABOU 2022, pp. 173-178.

et intellectuelle, et sa position sur les évolutions récentes et en cours dans l'étude du monde romain. Y apparaît en pleine lumière le point de vue unique que Bénabou doit à son origine, à sa formation et à son parcours : il n'est ni colon, ni colonisé, ni non plus colonisateur, ce qui lui permet de porter un regard particulier sur le processus de romanisation et les diverses formes de résistance qu'il a pu susciter dans les provinces d'Afrique. Nous présentons donc ici cet entretien à la fois comme un document sur la trajectoire d'un intellectuel original, et comme une contribution à la réflexion actuellement en cours parmi les antiquisants sur l'histoire et les perspectives de la discipline.

Dans les notes de bas de page, nous avons ajouté des références aux contributions auxquelles il est fait allusion dans l'entretien, ainsi qu'à des études modernes qui peuvent être d'un intérêt direct pour des questions spécifiques dont il est fait mention dans l'entretien.

Quels furent les thèmes majeurs de votre formation intellectuelle ?

Ma formation intellectuelle a été très fortement marquée par mes origines et mon environnement. Je peux difficilement oublier que je suis né au Maroc, c'est-à-dire dans un pays arabe sous domination française, à une époque où la domination française était massivement présente, et où en particulier l'éducation, pour la partie de la population qui pouvait y avoir accès, se faisait exactement sur le modèle de la France. J'ai été formé dans des établissements où l'on ne parlait que français ; où, par exemple, l'arabe n'était pas présent, sinon comme langue étrangère. Et, bien entendu, les programmes aussi étaient les programmes français. Il se trouve que j'appartiens à une famille juive qui était très francisée : nous étions marocains depuis des siècles, mais nous étions de culture française avant même l'installation du Protectorat. J'étais déjà de la troisième génération qui parlait français. Mais cela n'empêche pas que nous avons gardé des liens très étroits avec la tradition juive, donc avec l'hébreu, ainsi qu'avec l'arabe marocain qui était aussi notre langue. J'ai ainsi été élevé avec trois langues, et cela a déterminé en partie mon évolution ultérieure. Mais je dois préciser tout de suite que ces trois langues n'occupaient pas une place égale. Le français dominait très largement. Ma connaissance de l'hébreu et de l'arabe est sans commune mesure avec celle du français. Ma véritable formation intellectuelle est française et j'ai été très tôt passionné de culture française.

Comment êtes-vous venu à l'histoire ancienne ?

J'y suis venu par une série d'étapes. La première est assez singulière et remonte à mon enfance. Il se trouve que, à la fin de l'école primaire, une de mes sœurs s'est amusée à m'apprendre la grammaire latine. Nous passions nos vacances d'été ensemble près de Rabat, et elle devait réviser son latin pour passer un examen en octobre. Alors, elle a eu cette drôle d'idée de m'apprendre, chaque après-midi, les conjugaisons et les déclinaisons latines. Comme j'étais déjà passionné de tout ce qui concernait le langage, j'ai assimilé tout cela sans difficulté. Si bien que, quand je suis arrivé dans le secondaire, je savais déjà tout le latin qu'il fallait savoir. Et cela m'a poursuivi tout au long de mes études secondaires: j'avais en latin cette espèce d'avance qui a accentué mon intérêt pour cette discipline. A quoi est venu s'ajouter le fait qu'enfant, je suis allé plusieurs fois à Volubilis, qui n'est qu'à une heure de voiture de Meknès, et était une de nos promenades familiales favorites. J'étais donc habitué à marcher au soleil milieu des ruines, à voir des inscriptions monumentales en latin, et je me disais : « un jour, il faudra que je sois capable de déchiffrer tout ça ». Du coup, quand j'ai commencé à faire des études, j'ai fait des études classiques, et quand je suis entré à l'École Normale, j'ai choisi la section classique. Quand il a fallu ensuite passer l'agrégation, j'ai évidemment choisi l'agrégation de lettres classiques.

Mais mon penchant pour les études classiques n'est pas dû seulement à ces événements de mon enfance. Il est lié aussi à la situation un peu particulière qui était la mienne quand je suis arrivé à Paris. Je venais du Maroc : il fallait absolument que je m'intègre. J'ai eu la chance d'étudier au lycée Louis-le-Grand. C'est très important dans le cursus français : la khâgne de Louis-le-Grand, c'est un peu comme Oxford, comme certaines *public schools* anglaises³. Et puis j'ai été admis à l'École Normale, c'était vraiment la voie royale pour s'intégrer, pour entrer dans ce qu'on appelle (j'insiste sur les guillemets !) « l'élite ». Je me suis donc trouvé dans un cadre très français. Et d'une certaine façon, j'avais le désir d'effacer ce que j'appelais à l'époque mon « exotisme », mon côté marocain. C'est pourquoi j'ai choisi ce qu'il y a de plus classique dans les études classiques, c'est-à-dire l'histoire romaine. En entrant dans les études romaines, j'avais l'impression de me rattacher à ce qui est la base même de la civilisation européenne. Je pouvais comme ça laisser un peu de côté mon ascendance marocaine... En outre, je dois ajouter qu'il y avait, dans la génération à laquelle j'appartenais, en khâgne comme à l'École Normale, une sorte de mode du latin. Nous étions vraiment nombreux à vouloir en faire, à vouloir nous

³ Dans le système éducatif français, la khâgne est la deuxième année de classe préparatoire littéraire aux concours des Écoles Normales Supérieures et aux grandes écoles. L'hypokhâgne (mentionnée plus bas) est la première année du même cycle.

spécialiser dans l'histoire romaine. Je ne crois pas que cela se soit jamais reproduit au même degré depuis.

Voilà donc comment j'ai été amené l'histoire romaine, pour des raisons à la fois très personnelles et très anecdotiques : ma sœur, Volubilis, le souci d'intégration... Je pourrais encore ajouter, pour vous faire sourire, un autre souvenir familial. Ma mère, qui s'est beaucoup occupée de ma scolarité, était souvent amenée à évoquer les Romains. Elle me parlait de la défaite des Juifs face aux Romains, de la chute de Jérusalem, de la destruction du Temple, et elle employait toujours cette formule qui m'impressionnait : « Les Romains, dont le nom seul faisait trembler l'univers... ». Cela aurait pu m'amener à les détester. Mais non, j'étais fasciné par ces gens qui parvenaient à faire trembler l'univers par leur seul nom...

Quand avez-vous décidé de consacrer vos études à l'Afrique romaine ?

Cela m'est venu plus tard. C'est précisément à l'École Normale que, ayant décidé de me spécialiser en histoire romaine, j'ai choisi de faire mon premier travail de recherche sur un sujet africain : la population de la province de Tripolitaine. Il reste d'ailleurs une trace de ce travail dans mon livre sur *La résistance africaine à la romanisation*, où j'ai repris des pages consacrées à Lepcis Magna. C'était au cours de ma deuxième année à l'École Normale, je devais passer ce qu'on appelait le Diplôme d'Etudes Supérieures (DES), qui s'appelle maintenant la maîtrise ou le master 1. Le Corpus des inscriptions romaines de Tripolitaine venait de paraître, et M. Pflaum, dont je suivais assidument le séminaire d'épigraphie latine, m'avait suggéré d'utiliser ce corpus pour faire une étude onomastique, comme il l'avait fait lui-même pour d'autres cités de l'Afrique romaine. Pourquoi me suis-je intéressé à l'Afrique ? Pour des raisons plus ou moins idéologiques. Depuis Louis-le-Grand, et ensuite à l'École Normale, je faisais partie d'un petit cercle d'amis qui se voulaient marxistes : des gens comme Régis Debray, Jacques Rancière, Etienne Balibar et d'autres. Je me suis donc dit que, puisqu'il était entendu que j'allais me consacrer à l'antiquité romaine, il fallait que je le fasse en essayant de porter sur l'histoire romaine un regard entièrement neuf. Un peu comme le faisaient, de leur côté, pour l'histoire grecque, les gens du groupe de Vernant et Vidal-Naquet, qui allaient devenir plus tard des amis. Et puisque je me trouvais être d'une certaine façon d'origine africaine, j'ai décidé de m'intéresser à l'Afrique romaine, avec l'idée de porter sur elle un autre regard que le regard colonial qui avait été jusque-là largement prédominant parmi les historiens européens. C'était aussi l'époque où Nathan Wachtel venait de publier son travail

sur *La vision des vaincus*⁴: une formule qui représentait exactement ce que je pensais qu'il fallait faire. D'autant plus (et là je reviens à des considérations personnelles) que je considérais que ma position historique par rapport au problème colonial me donnait un avantage. Pourquoi ? Parce que dans ce Maroc colonial où j'avais vécu, je n'étais ni colonisateur – puisque j'étais un juif marocain – ni colonisé, puisque j'étais totalement de culture française ; je ne me considérais pas du tout comme colonisé, et jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais considéré que j'étais un colonisé. Le français était ma langue. Je connaissais d'autres langues, mais le français était ma langue maternelle. La culture française était la culture de ma famille : à côté d'autres éléments, comme je l'ai dit tout à l'heure, mais c'était quand même la culture largement prédominante. N'étant ni colon, ni colonisé, ni colonisateur, il me semblait que je pouvais avoir un regard original sur la société coloniale, que j'étais en quelque sorte dans une position de neutralité. Je n'allais pas faire le travail de quelqu'un qui va se révolter contre le fait que son pays a été colonisé 2000 ans auparavant, et je n'allais pas non plus faire le travail de quelqu'un qui chante l'éloge de la colonisation, comme l'ont fait les historiens européens pendant un siècle. Donc voilà comment ça s'est passé. Je me suis dit que le hasard historique a fait que je me trouve dans une situation très particulière par rapport au thème de l'Afrique romaine et je me suis lancé dans cette étude avec beaucoup d'enthousiasme. J'avais vraiment l'impression d'ouvrir une voie.

Quel fut le rôle des événements d'Algérie dans la genèse et le développement de votre projet ?

Pour bien situer les choses, je rappelle d'abord les dates. Je suis né en juin 1939, j'ai quitté le Maroc en septembre 1956 pour venir à Louis-le-Grand. J'ai passé mon bac à Louis-le-Grand en 1957 ; je suis resté à Louis-le-Grand en hypokhâgne puis en khâgne, jusqu'en 1960, année où je suis entré à l'École Normale ; j'ai commencé à travailler sur l'Afrique romaine en 1961-62, j'ai passé l'agrégation de lettres classiques en 1963, et j'ai déposé mon sujet de thèse sur *La résistance africaine à la romanisation* en 1964. Pour ce qui est de l'impact de la guerre d'Algérie, les choses se sont passées ainsi. Dès le Maroc, à partir de 1954-1955, j'avais commencé à suivre de très près la vie politique française. A un moment, il y a eu Mendès-France et une espèce de grand enthousiasme à l'époque où il est devenu chef du gouvernement. C'est là que j'ai ouvert les yeux sur le problème de la colonisation. J'ai pris conscience qu'effectivement je vivais dans une société coloniale. C'est là que j'ai commencé à me situer politiquement à gauche, à penser que la colonisation n'était peut-être pas une chose aussi innocente qu'on pouvait le croire, qu'il

⁴ WACHTEL 1971.

fallait y mettre fin d'une façon ou d'une autre. Et c'est précisément à ce moment qu'il a commencé à y avoir au Maroc une contestation de la domination française, qui a mené le pays à son indépendance en 1956. Je suis parti en 1956, et là je tombe à Louis-le-Grand dans un milieu qui était tout à fait de gauche, où un grand nombre de mes nouveaux camarades étaient membres de l'UEC (l'Union des étudiants communistes). J'ai donc suivi le mouvement. Avec mes amis, je participais régulièrement aux manifestations contre la guerre coloniale et pour l'indépendance algérienne. Tout cela a laissé des traces... C'est venu en quelque sorte ajouter une raison de plus à mon intérêt pour l'Afrique romaine et pour la « résistance africaine à la romanisation ». Sans le contexte de la guerre d'Algérie, et le mouvement de décolonisation qu'elle représentait, je n'aurais peut-être pas imaginé ce thème et ce titre. Et c'est ça qui, malheureusement, m'a beaucoup desservi ensuite, puisqu'on a voulu me caser comme un « indigéniste », etc. Ce que je voulais précisément éviter – ce que je pensais pouvoir éviter – du fait de ce que je vous disais tout à l'heure, de cette position, un peu surplombante, un peu neutre, qui était historiquement la mienne. Mon travail n'était pas un travail de militant ; c'était un travail d'historien et on a voulu en faire (ou en tout cas certains ont cru pouvoir en faire) un travail de militant nationaliste. En fait, c'était militant, si l'on veut, mais pas militant d'une nationalité ou d'une idéologie. Militant, on peut dire, d'une certaine vision de l'histoire. Je voulais redresser le cours d'une histoire qui avait été un peu biaisée. Je voulais remettre la population africaine dans son histoire, dans la continuité de son histoire, et non plus comme un épisode sans lendemain de l'histoire romaine. Voilà, c'était ça. Si j'étais militant de quelque chose, c'était militant de cette idée-là, qu'il fallait essayer de voir cette histoire dans sa continuité, dans sa spécificité et dans son rapport, bien entendu, avec Rome, mais en ne regardant pas seulement ce que Rome a fait, en regardant aussi ce que ce qu'avait été l'attitude de ceux qui étaient en contact avec Rome. Toute l'idéologie qu'il y avait derrière, c'était celle-là, pas plus. Avec, bien entendu le côté marxiste, l'intérêt pour le mode de production, l'importance de la culture matérielle, etc. Des choses qui sont maintenant admises par tout le monde. Avec aussi le côté *Annales* (l'étude des mentalités, etc.) puisque j'étais en rapport avec les gens des *Annales* : ce n'est pas un hasard si le débat qui a eu lieu avec Thébert en 1978 est paru dans la revue des *Annales*⁵. C'est tout

⁵ BÉNABOU 1978, pp. 83-88 et THEBERT 1978, pp. 64-82.

cet ensemble qui s'est coagulé, si je puis dire, agglutiné pour donner naissance à mon travail. A quoi il faut ajouter, bien entendu, l'influence de quelques maîtres.

Qui étaient-ils ?

Je commencerai par Pierre Grimal, qui donnait un cours à l'École Normale, et aussi un séminaire à la Sorbonne, que j'ai suivis l'un et l'autre. Raison pour laquelle c'est à lui que je me suis adressé quand j'ai voulu faire mon mémoire de maîtrise sur la Tripolitaine. Il a accepté, alors que l'idée était de [Hans Georg] Pflaum, mais Pflaum ne pouvait pas diriger ce genre de recherche. J'ai suivi aussi quelques cours ou séminaires de Marcel Durry, de [Jacques] Heurgon, de Raymond Bloch, d'[André] Chastagnol. C'étaient quelques uns des spécialistes de Rome à la Sorbonne. Mais à l'époque, les normaliens n'avaient pas beaucoup de rapports avec la Sorbonne, l'essentiel de leur formation se faisant à l'intérieur de l'Ecole.

Parmi mes maîtres, celui qui a joué vraiment un rôle important dans ma vie, c'est Pflaum. Je l'ai rencontré dès ma deuxième année à l'École Normale. On m'avait dit qu'il faisait un séminaire d'épigraphie latine à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes. Comme j'avais, depuis mes virées à Volubilis, le vieux rêve de déchiffrer les inscriptions, je suis allé suivre ce séminaire. Et il y a eu une espèce de coup de foudre amical entre nous. Très vite, plus que maître et disciple, nous sommes devenus, malgré la différence d'âge, de véritables amis. Pflaum avait une fille, mais pas de fils et il m'a un peu adopté comme son fils spirituel. Nous avons pris l'habitude de nous voir très souvent, indépendamment du séminaire. Puis, quand j'ai commencé à faire ma thèse, on se voyait en tête tête toutes les semaines, le samedi matin. Je lui racontais ce que j'avais fait dans la semaine. Je lui lisais ce que j'avais écrit et il était très, très attentif à tout ce que je faisais, et très impliqué vraiment. Il voulait absolument que je sois brillant et il me répétait : « je veux que vous souteniez votre thèse avant 30 ans ». En France, à cette époque, soutenir sa thèse d'état avant 30 ans, c'eût été un vrai tour de force. Finalement, je l'ai soutenue à 33 ans, et j'étais un des rares dans ce cas. C'est tout à fait grâce à Pflaum, parce que, sans lui, j'aurais probablement mis beaucoup plus de temps que ça...

Il y a aussi quelqu'un d'autre qui a joué un rôle, qui m'a encouragé dans mon travail, c'est Paul-Albert Février. Avec lui, la différence d'âge était beaucoup moins grande qu'avec Pflaum. Il y avait en même temps une proximité idéologique, parce que, tout en étant chrétien, il était très proche du marxisme. Je peux rappeler aussi quelqu'un que j'ai très peu connu, Charles-André Julien. Avant tout le monde, il avait essayé de faire une histoire de l'Afrique du Nord moins marquée par l'idéologie

coloniale. Mais c'était déjà un vieux monsieur : il avait fait son livre avant la deuxième guerre mondiale et il l'a repris et remanié un peu plus tard. Voilà donc en gros quels ont été mes maîtres.

Un mot aussi sur les conditions particulières dans lesquelles j'ai préparé ma thèse. A la fin de mes quatre années à l'École Normale, le directeur (qui était alors [Robert] Flacelière), m'avait suggéré de poser ma candidature au Centre Nationale de la Recherche Scientifique. Ce que j'ai fait, et par chance, j'ai été pris du premier coup. Grimal était mon directeur de thèse et Pflaum était mon « parrain » au CNRS : c'est ce qui justifiait nos rencontres du samedi matin. En tant que directeur de thèse, Grimal devait faire, tous les ans, un rapport sur mon travail, pour renouveler mon contrat avec le CNRS (à l'époque on n'était pas titulaire au CNRS). Pendant les années qu'a duré la préparation de ma thèse, Grimal a fait des rapports favorables, et j'ai toujours été renouvelé. Malheureusement, nos relations se sont gâtées plus tard, après ma soutenance⁶.

Dans la récente biographie de Pierre Vidal-Naquet par François Dosse⁷, on lit que Vidal-Naquet eut un rôle décisif dans le processus de publication de votre thèse. Quelle fut votre relation personnelle et intellectuelle avec Vidal-Naquet ?

Mes relations avec Vidal-Naquet ont commencé au début des années 1970, dans le cadre du Centre Gernet dont il était membre, et qui avait été créé par Jean-Pierre Vernant. Ce centre était devenu pour moi un pôle intellectuel important, bien qu'il n'y ait presque pas eu, à l'époque, de romanistes. J'étais devenu ami avec un certain nombre d'hellénistes, comme Alain Schnapp et son épouse Annie Schnapp-Gourbeillon, Pauline Schmidt (qui a été ma collègue à Paris VII), François Lissarrague. Je faisais un peu partie de cette bande-là, mais, en tant que romaniste, je me sentais plutôt marginal. C'est donc dans ce cadre-là que je voyais Vidal-Naquet. Puis est arrivé ce que j'appellerai « le moment Paris VII ». Vous savez que l'université Paris VII a été créée après mai 68, quand on a voulu casser la vieille Sorbonne. Le département d'Histoire de Paris VII a été constitué avec des transfuges de gauche de la Sorbonne : ceux qui faisaient de l'histoire sociale comme Michelle Perrot, ceux qui faisaient l'histoire du Tiers-Monde comme [Jean] Chesneaux, Catherine Coquery, et bien d'autres. Pour compléter son équipe pédagogique, ce département tout neuf a eu besoin d'un enseignant d'histoire romaine. Il se trouve que, vu mon sujet de thèse, les collègues ont pensé à moi pour me confier cette tâche, non pas comme professeur puisqu'il n'y avait pas de poste de professeur disponible, mais d'abord simplement comme

⁶ Cfr. GEX 2020, pp. 197-200.

⁷ DOSSE 2020, p. 292.

chargé de cours. Ce que j'ai accepté. Or, c'était Vidal-Naquet qui était chargé de cours en histoire grecque. Ce voisinage nous a beaucoup rapprochés pendant quelques années. Nous avons mis au point diverses formes de collaboration (par exemple de prendre des thèmes communs pour nos cours) et c'est comme ça que nous sommes vraiment devenus amis. Si bien que, quand j'ai soutenu ma thèse et que j'ai cherché à la publier, je me suis évidemment adressé à lui qui dirigeait la collection « Textes à l'appui » chez Maspero⁸. Il a été tout à fait d'accord. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé à publier ma thèse de doctorat chez un éditeur dont l'image de marque était celle d'un tiers-mondiste. Cela aussi m'a un petit peu desservi, mais cela m'a servi aussi. En tous cas, j'étais très content que mon livre paraisse...

Et le livre eut une vaste circulation en France et à l'étranger.

Oui, je crois que le livre a été beaucoup lu en France et hors de France. Il a même fait l'objet d'une nouvelle édition en 2005⁹.

A ce propos, il y a un point que je regrette. Il se trouve que, en tant que membre de l'*Oulipo* (l'autre aspect de mon activité, comme vous le savez), je connaissais Italo Calvino, qui était lié à l'éditeur italien Einaudi. Il m'a dit un jour : « est ce que tu veux qu'on publie une traduction italienne de ton livre ? » Bien sûr, j'ai dit oui. Mais les gens d'Einaudi m'ont demandé de le raccourcir, ils le trouvaient trop gros. J'ai dit non, et du coup, ils ne l'ont pas publié, ce que j'ai beaucoup regretté, parce que j'aurais bien aimé que ça soit publié en italien.

Comme l'on sait, votre œuvre a trouvé des résistances, des opposants, des détracteurs peut-être, mais a-t-elle trouvé aussi des alliés, et des lecteurs qui ont vraiment engagé avec ce que vous avez dit ?

Parmi les gens qui m'ont soutenu dès le début, il y a eu d'abord Pflaum, qui avait suivi de très près l'avancement de mon travail. Il y a eu aussi des amis archéologues comme Philippe Leveau ou Michel Janon. Je pense aussi à Paul-Albert Février : nous n'étions certes pas d'accord à 100%, mais il était quand même plutôt du même bord. Beaucoup plus tard, quelques historiens français, comme Yves Modéran, dans sa thèse sur les Maures, ou Michel Christol, ont fait état de leur estime pour mon travail, ont reconnu son importance. Michel Christol a même écrit la préface de la deuxième édition de mon livre.

⁸ BÉNABOU 1976.

⁹ BÉNABOU 2005².

A l'étranger, en Algérie, j'ai eu le soutien de Nacéra Benseddik. Elizabeth Fentress aussi, chez les Anglo-Saxons, m'a approuvé, je crois, au moins partiellement.

Les débats sur la décolonisation de l'histoire romaine et des études classiques en général sont devenus très intenses. Quelle est votre impression sur ce développement historiographique et intellectuel ?

Ma première impression a été la surprise. Oui, j'ai été plutôt surpris de découvrir à quel point le problème de la décolonisation était présent depuis quelques années dans les publications d'histoire romaine, et particulièrement chez les chercheurs de langue anglaise. Ce qu'on appelle les *post-colonial studies* a pris des dimensions que je n'imaginai absolument pas. Et je n'ai compris ça que plus tard. J'ai l'impression qu'en fait, c'est un phénomène comparable à celui qu'a constitué plus récemment l'expansion du *me-too* : une espèce de remise en cause qui se veut radicale et iconoclaste, de tout ce qui était plus ou moins admis auparavant. Je vous avoue que je reste un peu désarmé devant quelques uns des nouveaux dogmes qui se sont mis à circuler : par exemple le tabou qui a frappé le mot de «romanisation» (pour lequel on a été amené à chercher des substituts), ou bien la nécessité absolue d'éviter de «tomber dans le piège du dualisme», d'éviter de dire qu'il y a face à face des indigènes et des Romains, des dominés et des dominants, ou bien encore l'obligation d'affirmer l'harmonieuse intégration sociale et culturelle des populations provinciales. Je ne comprends pas très bien à quoi ça rime. De même que je n'avais pas très bien compris à quoi ça rimait, chez Thébert, d'affirmer que « Rome ne romanise pas », que de toutes façons les Africains se seraient romanisés tout seuls, etc. Ce désir de fermer à tout prix les yeux sur la réalité coloniale, ça me dépasse...

Dans l'introduction à votre livre, vous parlez de l'aspiration à une histoire plus « équitable ». Le thème de l'équité est aussi présent, nous paraît-il, dans le débat récent et actuel sur la décolonisation de nos études, mais avec des nuances, des résonances différentes : le thème de la rétribution et de l'idée d'histoire comme une œuvre de réparation. Est-ce que les développements de la critical race theory vous paraissent utiles pour mieux entendre la stratégie impériale romaine ?

Je pense qu'une enquête historique menée conformément aux règles et aux exigences de la discipline peut combler des lacunes, modifier des points de vue, et donc, dans certains cas, faire oeuvre de réparation. C'est d'une certaine façon ce que j'ai voulu faire. Mais je vous avoue que je ne connais pas bien les développements récents de la *critical race theory* et leur utilité pour la compréhension de la stratégie impériale romaine. Je vous répondrai donc sur un plan plus général. En fait, crois que toute

avancée théorique est bonne à prendre. Oui, toute tentative d'importer des concepts nouveaux, de poser un regard nouveau sur des réalités anciennes me paraît utile. Et c'est pour ça que je suis très violemment opposé à l'idée qu'on puisse accuser d'anachronisme celui qui importe des concepts nouveaux. Mais cela ne veut pas dire pour autant que les conclusions auxquelles on arrive sont nécessairement les bonnes. En ce domaine, comme d'ailleurs dans le domaine de la littérature, je suis pour l'exploration : ainsi, de même qu'en littérature je suis pour qu'on puisse imaginer des contraintes et des structures nouvelles, en histoire, je suis pour qu'on puisse essayer des concepts nouveaux, essayer de voir si des schémas d'explication qu'on a découverts tardivement ne peuvent pas rétrospectivement s'appliquer.

Pour moi, l'anachronisme n'est avéré que si on dit des choses manifestement fausses. Il n'y a pas d'anachronisme dans la démarche intellectuelle de celui qui a le désir d'explorer une réalité ancienne avec un regard nouveau, un concept nouveau. Cela dit, il peut y avoir de l'anachronisme, ou de l'erreur, dans les résultats auxquels on parvient. Par exemple, je trouve que Thébert a eu raison de s'appuyer sur le concept de continuité pour tenter de saisir l'évolution de la société africaine. Mais le résultat auquel il arrive, qui minimise jusqu'à l'excès l'impact de la colonisation romaine, ne me paraît pas acceptable. C'est ce que je me suis permis d'appeler, dans notre débat des *Annales*, « l'histoire amputée ». Permettez-moi de faire ici un rapprochement avec la démarche littéraire oulipienne. Si l'oulipien décide d'utiliser telle ou telle contrainte, il a raison de le faire. Mais cela ne veut pas dire que le texte qu'il va obtenir sera nécessairement bon. Ce qui est important, en l'occurrence, c'est l'ouverture vers quelque chose qui peut apporter du nouveau et du nouveau intéressant. Mais le résultat n'est pas assuré. Ça peut aussi lui apporter des choses sans intérêt. Et à ce moment-là, il laisse tomber.

Thébert était lui aussi un marxiste, même si ses conclusions sont bien différentes des vôtres.

Bien sûr. Thébert se revendiquait comme marxiste. Son travail relevait de l'application d'un marxisme pur et dur. N'oubliez pas qu'il était marxiste tendance albanaise...

Et dans votre milieu à Rue d'Ulm, avec Balibar et les autres, quels classiques du marxisme lisait-on ?

A la rue d'Ulm, on lisait surtout les écrits de Marx, et un peu ceux de Lénine. Un groupe de philosophes, auquel appartenaient certains de mes amis, s'était constitué autour de Louis Althusser, et s'adonnait principalement à la lecture et à la mise au point de ce que devait être une théorie marxiste. Tout tournait autour de cette idée de « théorie » ... Mais moi qui n'étais pas philosophe et qui me suis

toujours intéressé à la littérature en même temps qu'à l'histoire, je faisais depuis Louis-le-Grand partie d'un autre groupe, au sein duquel Georges Perec était le plus actif. Dans ce groupe, l'auteur marxiste qu'on lisait n'était pas Marx ni Lénine, mais le hongrois Georges Lukács. Son livre *La Signification présente du réalisme critique* était notre bible¹⁰.

Et est-ce que vous avez suivi la réception de votre œuvre chez les historiens de Rome ancienne en Afrique du Nord – marocains, algériens, tunisiens ? Est-ce qu'il y a eu une réception différente et une série de réponses différentes ?

Ce qui s'est passé pour mon livre avec les historiens d'Afrique du Nord est très curieux. En Tunisie, pendant les années qui ont suivi sa publication, j'ai eu l'impression que mon travail, basé sur la notion de résistance, était plutôt bien accueilli. J'ai rencontré beaucoup d'étudiants tunisiens qui m'ont dit avoir utilisé mon livre comme manuel, qu'il circulait sous forme de photocopies à l'université... Et puis, quelques années plus tard, il me semble qu'il y a eu un virage. Maintenant, c'est plutôt la tendance Thébert qui l'emporte : ce n'est plus la notion de résistance qui est mise en avant, mais celle de continuité. On insiste sur le fait que les Africains ont participé d'une façon active à la civilisation romaine, au même titre que les Romains eux-mêmes. L'idée de résistance a nettement perdu de sa séduction !

Et évidemment il y a une certaine idée de la Tunisie contemporaine qui joue un rôle décisif.

Oui, bien entendu. Il me semble qu'ils ne veulent plus se voir comme des « indigènes », des « colonisés » qui auraient eu le mauvais goût de s'opposer à la civilisation romaine. Ils veulent avoir été membres à part entière d'une vaste civilisation méditerranéenne.

Et en Algérie ?

Je vous avoue que je ne sais pas. On m'a dit que pendant des années, on ne trouvait pas mon livre en Algérie. Peut-être était-ce à cause de mon côté juif ou de mon côté marocain... Ou peut-être aussi à cause de la place qu'y occupent les Berbères... A vrai dire, je n'en sais rien. Jamais aucun étudiant algérien n'est venu travailler avec moi. En plus, à part Nacéra Benseddik que j'ai connue à Paris comme jeune chercheuse et qui était assez proche de mes idées, je n'ai pas eu l'occasion de connaître le milieu des historiens ou archéologues algériens. Sauf quelques militants de la cause berbère qui m'ont parfois invité aux rencontres qu'ils organisaient, et qui m'ont toujours fait un accueil très amical.

¹⁰ LUKÁCS, 1960.

Combien sont les diverses formes de la romanisation ? Est-ce qu'il y a en a plusieurs formes – administrative, légale, culturelle, religieuse ?

Je dirai d'abord que je continue à utiliser le mot de romanisation, malgré les innombrables critiques qui lui ont été faites, à juste titre parfois, par certains chercheurs, et notamment par les tenants des « études post-coloniales » ... Vous savez qu'on a proposé divers concepts pour le remplacer. Je cite en vrac : « métissage », « acculturation », « transfert culturel », « interpénétration », « hybridation », « interculturalisation », et même « créolisation ».

Mais je reste convaincu que la romanisation a pris, selon les lieux et les moments, des formes très diverses, comme celles que vous évoquez, et qui déterminent d'ailleurs les formes tout aussi diverses prises par ce que j'appelle la résistance. J'ai essayé de montrer que la diffusion de la culture romaine ne s'est pas faite d'une façon uniforme et linéaire. Tout le monde ne se romanise pas de la même façon ni au même rythme. Certains, qui se sont hâtés d'adopter spontanément certains des traits de la culture romaine, tardent à obtenir l'octroi de la pleine citoyenneté. D'autres au contraire, qui ont montré leur attachement à tel ou tel aspect de leur héritage culturel libyque ou punique, se voient intégrés d'autorité dans cette citoyenneté. Je crois, encore une fois, que tout cela est très divers, et très complexe. Il faut absolument s'en souvenir chaque fois que l'on est amené à utiliser le mot de romanisation. Je suis d'ailleurs revenu sur cette complexité dans un texte récent, où j'introduis les notions de « convergence autoritaire » et de « convergence spontanée ». Et c'est la même chose (je me suis acharné à le dire et à le répéter) pour le mot de résistance tel que que je l'entends. Je n'y mets aucune revendication de type « nationaliste » ou autre. J'ai trouvé que c'était un mot commode pour désigner un phénomène qui a pris des formes diverses à des moments divers. C'est tout. J'ai été surpris de constater que certains ont pris plaisir à caricaturer ma position, comme s'ils n'avaient pas vraiment lu mon livre.

Est-ce que l'œuvre de Franz Fanon a joué un rôle dans votre trajectoire intellectuelle ?

Oui, l'œuvre de Fanon a joué un rôle, mais d'une façon un peu particulière, indirecte en quelque sorte. J'avais lu dès sa parution *Les damnés de la terre* (avec l'inoubliable préface de Sartre), et j'avais lu auparavant *Peau noire masques blancs*¹¹. J'ai même soigneusement conservé jusqu'à aujourd'hui mes

¹¹ FANON 1952 et FANON 1961.

exemplaires de ces livres. J'étais bien entendu impressionné par la violente critique que faisait Fanon du système colonial et de son idéologie. Mais cela n'a pas influé directement sur mon travail d'historien. J'ai l'impression que la problématique, telle que Fanon la pose, est étroitement liée à l'époque qui était la sienne, et qu'on ne peut pas vraiment l'exporter dans le contexte de l'Afrique romaine. Il me semble que les Africains romanisés ne se posaient pas le problème que se pose Fanon, qu'il y avait, disons, une aptitude à l'assimilation plus grande que dans l'univers colonial auquel Fanon a été confronté. Je vais essayer de vous dire pourquoi. Il y a, dans mon livre, une expression que j'ai utilisée, celle de « conscience à facettes ». Oui, il me semblait que ça pouvait expliquer bien des choses, parce que je l'ai appris sur moi-même : je peux être, dans la vie de tous les jours, un citoyen français de base, mais je peux aussi, dans un autre contexte, me retrouver plutôt juif, ou encore, dans un troisième contexte, me sentir plutôt marocain. C'est une identité multiple : les facettes cohabitent, ne s'excluent pas. Et je crois que c'est ainsi que ça se passait dans l'Afrique romaine. Il y avait des gens qui se considéraient comme romains, mais qui, néanmoins marquaient un attachement particulier à la figure proprement africaine du dieu Saturne... Et j'ai l'impression que, dans l'univers colonial tel que Fanon le décrit, il n'y a pas cela. Lui, il ne voit que le profond malaise qu'il décrit dans *Peau noire masques blancs*.

Un thème majeur des débats contemporains sur l'histoire des mondes grec et romain est la nécessité de l'encadrer dans une histoire de la Méditerranée dans un sens plus large, géographiquement et chronologiquement plus large. Et de l'autre côté, un débat plus récent sur la nécessité pour l'histoire ancienne de s'encadrer dans l'histoire globale. Quelle est votre perspective sur ces suggestions méthodologiques ?

Je suis tout à fait d'accord sur la nécessité d'élargir au maximum le cadre. C'est un point sur lequel j'approuve tout à fait la démarche de Thébert. Personnellement, je n'avais pas les moyens, au moment où j'écrivais mon livre, de le faire, mais effectivement, si je devais refaire ce travail, oui, j'essayerais de mieux le situer dans l'histoire méditerranéenne. Pour ce qui est d'aller plus loin encore, et d'encadrer l'histoire ancienne dans l'histoire globale, ce serait, bien entendu, tout à fait souhaitable. C'est encore une façon d'introduire un regard neuf ! Mais qui le fait ? Il faut pour cela avoir la formation nécessaire, ce qui n'est pas souvent le cas. Là, je ne peux m'empêcher d'évoquer la figure d'un de mes anciens collègues, Robert Bonnaud. Je ne crois pas que vous le connaissiez, parce qu'il est assez peu connu hors de France. C'est quelqu'un qui avait pris pour champ de recherche « l'histoire universelle », et qui a conçu tout un vaste système où il identifie les grands mouvements qui affectent l'évolution de

l'humanité depuis l'antiquité. Je suis sûr que s'il avait écrit en allemand et s'il avait vécu au XIX^{ème} siècle, tout le monde lirait Robert Bonnaud aujourd'hui. Malheureusement pour lui, il a écrit en français et au XX^e siècle, et c'est déjà une chance qu'il ait réussi à se faire publier. C'est un esprit global, à la manière d'un Hegel ou d'un Auguste Comte. Il a passé sa vie à étudier les manuels d'histoire dans le monde entier pour essayer de reconstituer une histoire globale. Par exemple, constatant que Polybe était contemporain du grand historien chinois, Sima Qian (Se Ma T'sien), il a montré qu'il y a un parallélisme incroyable entre l'œuvre de l'un et celle de l'autre¹². Il a écrit un certain nombre de livres sur ce qu'il appelle les « tournants de l'histoire ». Il montre que ce sont des « tournants » qui ne sont pas propres à tel ou tel peuple ni même à tel ou tel continent, mais à l'ensemble de la planète. Il a même inventé tout un vocabulaire savant pour nommer les réalités qu'il découvrait. C'était un grand ami de Pierre Vidal-Naquet, qui l'avait introduit à Paris VII, où il avait des fans : ses étudiants adoraient cette façon de voir l'histoire globale. Au moment de son entrée à Paris VII, j'avais été amené à faire un rapport sur lui et donc à lire pratiquement toute l'œuvre. Une expérience fascinante pour moi et qui m'a révélé des convergences que je n'avais jamais soupçonnées. Tout cela pour vous dire que oui, bien sûr, je suis de ceux qui approuvent la nécessité pour l'histoire ancienne de s'encadrer dans l'histoire globale.

Quelles ont été (s'il y en a eu) les influences mutuelles entre Bénabou l'historien et Bénabou l'écrivain ?

Bon, plutôt que de parler d'influences mutuelles, je dirai qu'il y a un certain nombre de points communs, ou encore de convergences, entre mon activité d'historien de l'antiquité et mon activité d'écrivain, du moins telle que je la conçois en tant que membre de l'Oulipo¹³. J'ai eu déjà l'occasion de mentionner tout à l'heure une de ces convergences : c'est le goût de l'exploration, le besoin d'introduire des concepts nouveaux, des façons nouvelles de voir les choses. Mais ce que je trouve de commun aussi, c'est un certain rapport à la contrainte. Pour l'historien de l'antiquité, la contrainte vient de ce qu'il a affaire en général à une quantité limitée de sources, de documents, qui de plus ne sont pas immédiatement exploitables : il lui faut les traduire, les situer dans leur contexte, en faire la critique, les comparer. Ce qui est dit par Cassius Dion ou ce qu'on trouve dans *l'Histoire Auguste* n'est pas nécessairement fiable. C'est une démarche analogue à celle de l'écrivain oulipien. Mais si

¹² BONNAUD 2007.

¹³ C'est un point que Bénabou a traité dans un texte, que l'on peut trouver, avec d'autres textes autobiographiques, sur le site internet d'Oulipo, cfr. BÉNABOU 2004, pp. 135-143.

l'historien doit faire face à une contrainte subie, l'écrivain oulipien, lui, se donne volontairement des contraintes. Dans un cas comme dans l'autre, c'est la contrainte qui stimule au départ l'ingéniosité, met le chercheur sur la voie du « potentiel ». Et dans la suite du travail, lorsque l'historien s'attelle à l'élaboration d'un récit où doivent nécessairement prendre place, dans un ordre donné, toutes les informations qu'il a su tirer de ses sources, n'est-il pas comparable à l'écrivain oulipien aux prises avec le « cahier des charges » qu'il s'est donné ? J'ajouterai que, pour moi en tous cas, la dualité historien-écrivain n'a jamais fait problème. Je n'ai pas l'impression, quand je passe de l'un à l'autre, d'avoir deux personnalités. J'ai l'impression d'être dans la continuité : mon esprit travaille à peu près de la même façon.

Dans votre intervention récente, vous citez une phrase de Pierre Bourdieu : « dans le champ il y a, à chaque moment, une orthodoxie ». Quelle est l'orthodoxie de nos jours ?

Maintenant, à mes yeux, c'est, comme nous l'avons vu tout à l'heure, la « décolonisation » des études, les études « décoloniales » ou « post-coloniales ». Oui, c'est ça, la nouvelle orthodoxie.

Et quels en sont les pièges ?

Les pièges de l'orthodoxie sont toujours à peu près les mêmes, quelle que soit l'orthodoxie : c'est de plier, c'est de tordre les faits pour les faire entrer dans un schéma préalable considéré comme le seul valable. L'orthodoxie, par définition, vous fournit un schéma tout prêt et vous devez vous débrouiller pour que tout entre dans le schéma. C'est le lit de Procuste ! Si le schéma imposé c'est la continuité, vous devez affirmer avec assurance que la romanisation n'a pas existé, que les indigènes se sont romanisés eux-mêmes...

Et à cet égard-là, et à propos d'une autre orthodoxie plus ancienne, celle du « miracle romain » dont vous parlez au début de votre livre : y-a-t-il encore des gens qui peuvent sérieusement dire ou penser que le « miracle romain » est une catégorie historique valable ?

Non, je ne pense pas qu'il y ait encore des gens sérieux capables de dire ou de penser cela. Mais j'ai parfois des doutes. Après tout, ma génération est là pour témoigner, hélas, qu'en histoire comme en politique, certaines aberrations n'ont pas manqué de partisans !

Panayiotis Christoforou

University of Oxford
panayiotis.christoforou@classics.ox.ac.uk

Federico Santangelo
Newcastle University
federico.santangelo@ncl.ac.uk

BIBLIOGRAPHIE

BÉNABOU 1976 : M. Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976.

BÉNABOU 1978 : M. Bénabou, *Les Romains ont-ils conquis l'Afrique ?*, « *Annales. Economies, sociétés, civilisations* », 33.1 (1978), pp. 83-88 (<https://doi.org/10.3406/ahess.1978.293906>).

BENABOU 2004 : M. Bénabou, *Entre l'Histoire et l'Ouvroir, ou Noé arrachant lui-même son manteau*, « *L'inactuel* » 12 (2004), pp. 135-143 (<https://www.ouliipo.net/fr/entre-lhistoire-et-louvroir>).

BÉNABOU 2005 : M. Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation*, avec une préface par M. Christol, Paris 2005².

BÉNABOU 2022 : M. Bénabou, *Le changement culturel en Afrique romaine : rupture ou continuité ?*, in R. Debray, H. Laurens, J. Sbaï (éds.), *Civilisations: Les entretiens de la Fondation des Treilles*. Actes du Colloque des Treilles (24-29 septembre 2018), Paris 2022, pp. 137-177.

BONNAUD 2007 : R. Bonnaud, *Victoires sur le temps. Essais comparatistes. Polybe le Grec et Sima Quian le Chinois*, Condeixa-a-Nova 2007.

DOSSE 2020 : F. Dosse, *Pierre Vidal-Naquet : une vie*, Paris 2020.

FANON 1952 : F. Fanon, *Peau noire masques blancs*, Paris 1952.

FANON 1961 : F. Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris 1961.

GEX 2020 : N. Gex, *Controverse scientifique ou politique ? Marcel Bénabou persona non grata à la Fondation Hardt*, « *Etudes de Lettres* », 312 (2020), pp. 197-200 (<https://doi.org/10.4000/edl.2439>).

LUKÁCS 1960 : G. Lukács, *La Signification présente du réalisme critique* (éd. or. *Die Gegenwartsbedeutung des kritischen Realismus*, Hamburg 1958), trad. fr. Paris 1960.

THEBERT 1978 : Y. Thébert, *Romanisation et déromanisation en Afrique : histoire décolonisée ou histoire inversée ?*, « *Annales. Économies, sociétés, civilisations* », 33.1 (1978), pp. 64-82 (<https://doi.org/10.3406/ahess.1978.293905>).

WACHTEL 1971 : N. Wachtel, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant le Conquête espagnole 1530-1570*, Paris 1971.